

Une histoire d'amour à réinventer

Marie-Élisabeth Brunet

Numéro 62, mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, M.-É. (1991). Une histoire d'amour à réinventer. *Liaison*, (62), 48–48.

Une histoire d'amour à réinventer

Il y a dix ans, alors que je travaillais à Radio-Canada, on m'avait chargée, à titre de journaliste affectée aux affaires franco-ontariennes, de couvrir « tout ce qui bougeait en français » dans la province. C'est ainsi qu'au moment de préparer la revue de l'année pour diffusion pendant la période des Fêtes, je me suis retrouvée à essayer de mettre en perspective des nouvelles aussi disparates que le dossier constitutionnel, la gestion scolaire, le congrès de l'ACFO, la Nuit sur l'étang et la première montréalaise d'une pièce franco-ontarienne. Pendant ce temps, mon collègue affecté au secteur des Arts (avec un grand A, dans son cas) faisait le bilan du Festival de Stratford, de l'ouverture de la salle Roy Thompson et du Festival des films de Toronto.

C'est en regardant cette revue de l'année que j'ai tout à coup pris conscience à quel point il était tout naturel de reléguer les activités culturelles franco-ontariennes à la marginalité. Et pas seulement à Radio-Canada. Le leadership franco-ontarien, tout à sa lutte pour l'obtention d'écoles, de conseils scolaires ou de services gouvernementaux, a longtemps considéré le domaine des arts comme un luxe. Et quelle méfiance ont eu nos leaders face à ces jeunes illuminés qui s'entêtaient à faire un théâtre qui n'était pas tiré du répertoire classique. On était mal à l'aise devant cette expression artistique nouvelle qui rompait brutalement avec ce que Pierre Savard a appelé « la culture du souvenir ». Ces jeunes contestataires, il ne fallait surtout pas les prendre au sérieux.

Envers et contre tous, nos *théâtreux* ont continué de prendre la parole et de nous donner une parole, une identité, un visage renouvelés. En moins de vingt ans, un théâtre nous est né, inspiré de notre histoire, de nos paysages, de nos luttes, de nos rires, de notre quotidien. Et toute une génération de dramaturges, de comédiens, de metteurs en scène et de techniciens a atteint des sommets d'excellence. Les Jean Marc Dalpé, Robert Marinier, Brigitte Haentjens, Robert Bellefeuille, Paulette Gagnon, Louis Robillard sont devenus sources d'inspiration pour une foule d'amateurs et d'étudiants. Les ligues d'improvisation

ont connu un succès instantané dans nos écoles secondaires.

De telles réalisations auraient dû assurer aux gens de théâtre leur place en Ontario français. Hélas, et en dépit des succès remportés à l'échelle nationale et internationale, leur contribution n'est pas encore reconnue à sa juste valeur. Les troupes connaissent toutes des déboires financiers importants. Elles ont toujours du mal à se produire dans nos écoles et centres culturels. TVOntario et Radio-Canada ont à peine entrouvert la porte à nos comédiens. Fatigués, désabusés sans doute, les artisans de notre théâtre ont pris leurs distances face à la communauté ces dernières années : le théâtre d'intervention est à peu près disparu et les spectacles proposés aux écoles sont de moins en moins nombreux. Des pièces comme **Nickel** ou **Le Chien** ont joué davantage au Québec et même en France, qu'ici en Ontario.

Et pourtant, l'Ontario français n'a jamais eu autant besoin de son théâtre. Bien sûr, nous avons maintenant la garantie de services gouvernementaux en français; bien sûr, nous avons des conseils scolaires de langue française; bien sûr, nous aurons bientôt un réseau de collèges et peut-être même une université. Mais quelle valeur auront ces services et ces institutions si notre communauté n'arrive pas à leur insuffler une âme?

Pour être autre chose qu'un vulgaire consommateur de services linguistiques, la communauté franco-ontarienne a plus que jamais besoin de s'approprier son histoire, d'inventer ses mythes, de dire son quotidien. Et pour cela, quel meilleur véhicule que le théâtre et la parole de ses artistes. Un théâtre de chez nous, nationaliste sans être *nationaleux*, communautaire sans être nombriliste. Un théâtre qui nous relierait d'un bout à l'autre de la province; un théâtre qui nous ferait rire et pleurer ensemble; un théâtre qui nous dirait qu'on est encore là et qu'on est beau.

Et ce serait si simple. Pour que le spectacle continue, il suffirait, à notre tour, de dire à notre théâtre et à nos théâtreux : NOUS VOUS AIMONS.